

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1er OCTOBRE 1892

## SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Le 12 octobre 1492, par Benjamin Sulte.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme.—Poésie : En regardant l'eau descendre, par Charles Fuster.—La géante du Nideck (légende alsacienne), par Jean Rival.—Etudes historiques : Le magasin des poudres du Fort Saint-Louis, à Québec, par Ernest Gagnon.—Nos gravures, par J. St. E.—Poésie : La fille du hameau, par Edgar de Brevan.—Une vieille amie (nouvelle), par J.-B. Chatrian.—L'incendie de Hedleyville, par Jules Saint-Elme.—Notes et faits : Histoire des sectes ; Variétés chronologiques ; A propos de choléra ; La lune à un mètre de la terre.—Pot de pensées.—Choses et autres.—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépín.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Echecs.

GRAVURES.—Beaux-arts : Arlequin.—Québec : Bâtisse de la Douane.—Québec : L'hôtel Frontenac en construction.—Québec : L'incendie de Hedleyville : Vue du côté Sud.—L'incendie de Hedleyville : Vue du côté Est.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## AU PUBLIC

M. le capitaine A. Johnston est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

## NOS PRIMES

## LE CENTIÈME TIRAGE

Le centième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 1er OCTOBRE, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.

## CAUSERIE

LE 12 OCTOBRE 1492



L'HOMME du jour, le personnage encombrant l'horizon, c'est un brave marin qui mourut sans se douter qu'il ressusciterait un jour au soleil de l'histoire ; un héros surfait par l'imagination des écrivains ; un type comme Hercule, Tésée, Nemrod ou Samson, à qui l'on prête des idées, des actes, des succès et des revers nombreux

et dramatiques ce qui les grandit et les fait prendre pour des êtres surhumains.

Il y a quinze ou vingt ans, l'un de mes amis avait tiré de diverses *Vies de Christophe Colomb*, de quoi faire un article et naturellement, il n'utilisait que le merveilleux, c'est-à-dire la partie absurde de cette histoire. Lecture faite de l'article, au milieu des applaudissements des camarades, je fis observer que le vers de Casimire de Delavigne :

Que reçut-il ? Des fers !

n'était qu'un effort du cerveau du poète. La société ne daigna pas répondre mais elle me fit les gros yeux. J'en profitai pour nier l'existence d'*Amerigo Vespucci*, affirmer que Colomb ne s'est jamais douté qu'il y eut une ni deux Amériques, etc, et je sortis de là avec la réputation d'un fou. L'article de mon ami parut—nos Canadiens sont presque toujours instruits par des procédés semblables.

\* \* Colomb n'a pas été étudié : on s'est cru justifiable de parler de lui par manière de supposition. Quelques textes de Las Casas et autres, ont servi à défrayer la chronique et à bâtir la légende, mais depuis cinq ou six ans, un travail sérieux s'accomplit en Europe pour expliquer les événements de 1492 à 1507 et chaque jour des révélations nous arrivent qui rendent plus acceptables les faits et gestes des acteurs de la scène des îles de l'Inde, alors non encore désignées comme terres d'Amérique.

Le siècle où naquit Colomb est remarquable par les tentatives faites sur mer dans le but de résoudre le problème de l'étendue et de la forme de notre planète, et aussi par les disputes que ce même sujet souleva sur terre, je veux dire en Europe. Les esprits se montèrent bien davantage lorsque, après 1486, on connut l'existence de la pointe sud de l'Afrique, observée, cette année là, par Bathélemy Diaz et que Vasco de Gama devait contourner en 1497. Une route maritime s'ouvrait donc pour aller aux Indes et devait l'emporter sur celle de l'isthme de Suez. Colomb, alors âgé de cinquante ans, était d'avis que le chemin serait plus court et moins dangereux en allant tout droit vers l'ouest, car il avait calculé que la terre, qu'il supposait ronde, mesurait un peu moins que les deux tiers de son volume réel. Ne connaissant rien du continent nord ou sud de l'Amérique, non plus que de l'océan Pacifique, il les omettait, mais comme l'Atlantique, dans sa région orientale, lui était familière, depuis l'Irlande jusqu'aux Canaries, il avait conjecturé sur des rapports des marins de plusieurs nations, que la terre se retrouverait à mille lieues à l'ouest de l'Espagne et, chose qui le distingue, il ne se trompa point. On sait qu'il atteignit San-Salvador à la date annoncée par lui, seulement il se crut arrivé à destination et il vécut toujours dans cette erreur. Les historiens lui mettent dans la bouche des paroles auxquelles il n'a jamais songé : " Là-bas, par delà les mers, il y a une terre inconnue ! " C'est tout le contraire de ce qu'il prétendait. Son plaidoyer pour obtenir la permission de se lancer à travers la Mer Ténébreuse consistait à soutenir que, la terre étant ronde et tous les continents connus dans leurs places et dans leurs formes, excepté la côte orientale sud de l'Afrique, il fallait prendre la voie la plus courte pour naviguer vers l'Asie ; que la ligne 35e le mènerait tout droit au centre du Japon et que de là à la Chine et aux Indes il n'y avait plus ni mystère ni embarras. Les globes terrestres qu'il fabriquait et vendait continuellement dans l'intervalle de ses courses, contribuèrent à répandre son idée.

\* \* Les marchands, quoique tentés de faire explorer la route indiquée par Diaz, hésitaient devant les périls et la dépense d'une telle entreprise, car c'eût été un voyage très long, et semé de tempêtes dont la renommée avait été répandue par les Portugais, à juste titre, tandis que l'Atlantique leur semblait être un bon enfant qu'on mettrait en belle humeur avec un peu de soin et d'intelligence. Lorsque la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina* firent voile de Palos, le 3 août 1492, il y avait sur le port nombre de commerçants intéressés dans l'entreprise. Ces gens avaient dû, selon

la coutume du temps, placer l'expédition sous la sauvegarde de la couronne.

Deux des navires étaient commandés par les deux frères Pinzon, pilotes de Dieppe mais natis de Palos et qui méritent de ne pas être oubliés. Il n'y a qu'à lire le journal de Colomb pour surprendre un secret de la plus haute importance. Un jour, Colomb met sa chaloupe à la mer et va " se consulter avec Pinzon " ; c'est étrange de la part du chef, alors qu'il nous semble qu'il eût dû faire venir son subordonné auprès de lui. Cette démarche se renouvela et même le journal marque, en une occurrence difficile, " j'allai consulter la carte de Pinzon. " Une carte ! ceci n'est pas une amusette—aussi Pinzon la gardait-elle pour lui !

Les archives de la Normandie, depuis Dieppe à Cherbourg, abondent en renseignements sur les navigations des Normands au sud et au sud-ouest de l'Atlantique, durant la période qui a précédé Colomb. Il ressort de ces documents que, sans avoir été toutes relevées, les côtes de l'Amérique étaient connues, ou du moins leur gisement. Le commerce avait intérêt à ne pas ébruiter ces découvertes, mais les singes, les perroquets, les Sauvages, le bois dit de Brésil que Rouen et Dieppe livraient en abondance au trafic ou à la curiosité de l'Europe, disaient bien haut qu'il existait une contrée autre que le golfe de Guinée déjà fréquenté des Espagnols, des Portugais et des Français—une contrée appelée le Brésil et où il y avait des Sauvages au lieu de Nègres.

\* \* La petite flotte eut dû atterrir en Virginie, selon le plan de Colomb, mais Martin-Alonzo Pinzon cingla dans la direction de l'embouchure du fleuve des Amazones et, veut Dieu, veut diable, il n'écouta plus Colomb, si bien que ce dernier lui proposa un compromis, qui fut accepté d'un ton maussade : c'était de ne pas se séparer et de suivre la ligne 25e ou du tropique du Cancer—c'est pourquoi il fallut passer dans la mer des Sargasses, au grand émoi des équipages.

A peine arrivé à Cuba, Colomb s'aperçut que Martin-Alonzo Pinzon s'était dérobé et courait droit au sud. A son retour au bout de six semaines il ne dit pas où il avait été. Son frère, Vincente-Yanez Pinzon, commandant la *Nina*, paraît avoir été avec Colomb sur un pied convenable, mais il desserrait rarement les dents pour instruire les autres. En 1499 il découvrit une partie de la Guyane et navigua encore plusieurs années après cette date. Quant à Martin-Alonzo, il retourna en Europe quelque peu avant Colomb et mourut l'année suivante, 1493.

\* \* Après sept mois et onze jours d'absence, Colomb débarqua en Portugal, annonçant qu'il avait visité plusieurs îles voisines du Japon, mais qu'il n'avait pu se rendre à ce pays à cause de l'état de ses navires. Ce fut son heure de triomphe, oui une heure ! car avec le second voyage, qu'il entreprit aussitôt, son prestige tomba et l'homme ne fut plus rien aux yeux de ses compatriotes. Il fut honni, bafoué, démis de ses charges, menacé de la prison par les commerçants qui lui reprochaient de n'avoir découvert que des Sauvages : or la seconde expédition avait coûté énormément plus chère que la première et ni l'une ni l'autre ne rapportait un seul sou. Il resta comme un type du fanfaron et de l'écervelé. Sous les auspices de ses deux souverains, il fit pourtant un troisième voyage de découverte en 1498, et un quatrième en 1502, sans parvenir à débrouiller le problème géographique dont plus de trente navigateurs cherchaient alors la solution. Il finit par être confondu avec ceux qui avaient marché sur ses traces et, à sa mort, la lumière ne s'était pas encore produite. Ferdinand et Isabelle, fatigués de ne pas voir leur amiral aboutir aux mines d'or et de diamants de Golconde ou de quelque pays enchanté, lui avaient retiré tout emploi après 1502 ; il mourut dans la misère noire, à Séville, le 20 mai 1506.

Cette date, et celle du 12 octobre 1492, jour de l'arrivée à San Salvador, représentent, dans la carrière du grand homme, le comble de la déception en guise de récompense, et l'apogée d'un triomphe éphémère, car sous les arbres des Lucayes, le